

Bulletin d'histoire de la sociologie



n°14, décembre 2022

Édité par le réseau thématique histoire de la sociologie de l'AFS

Sommaire

Édito	3
Actualité	4-5
- Appel à communication pour le congrès de l'AFS	
Travaux	6-7
- L'itinéraire épistémologique de Jean-Claude Passeron	
Archives et documents	8-12
- Le fonds Pierre Bourdieu, un laboratoire pour une histoire internationale des sciences sociales	
- Rose-Marie Lagrave, <i>Se Ressaisir</i> . Extraits	
Lectures	14-18
- <i>Pierre Bourdieu et l'art de l'invention scientifique</i>	
- <i>Combattre en sociologues. Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad dans une guerre de libération</i>	
Entretien	20-25
- Johan Heilbron : vers un présentisme réflexif ?	
Portrait	26-27
- Lucien Goldmann, de la philosophie à la sociologie de la littérature	

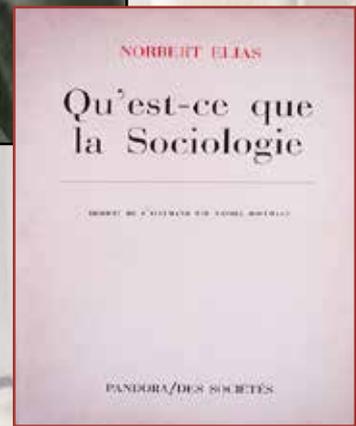


Bulletin d'histoire de la sociologie

Numéro 14, décembre 2022, édité par le RT-49 de l'Association française de sociologie (AFS) responsable de la publication **Sébastien Zerilli** ; maquette et mise en page **Cyril Durand**.

Ont contribué à ce numéro :

Victor Collard, Centre européen de sociologie et de science politique, EHESS.
Lucile Dumont, Centre européen de sociologie et de science politique, EHESS.
Lucie Fabry, Laboratoire de recherche interdisciplinaire Société, Sensibilité, Soins, Université de Bourgogne. **Johan Heilbron**, Centre européen de sociologie et de science politique, EHESS. **Rose Marie Lagrave**, Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux, EHESS. **Paul Pasquali**, Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux, EHESS. **Amín Peréz**, Département de sociologie, Université du Québec à Montréal. **Sébastien Zerilli**, Centre Maurice Halbwachs, EHESS / Centre Nantais de sociologie.



L'histoire continue

Cette quatorzième livraison du *Bulletin d'histoire de la sociologie* est peut-être la première à avoir l'allure d'un numéro thématique. Dans son sommaire, et sans que sa construction ait obéi à un quelconque programme, il est beaucoup question du travail de Pierre Bourdieu, des enquêtes qu'il a menées, ou encore de l'œuvre de sociologues qui furent ses proches collaborateurs. Une fois n'est pas coutume, l'anniversaire, en janvier dernier, des vingt ans de la disparition de l'auteur des *Méditations pascaliennes*, a fait de l'histoire de la sociologie un sujet très actuel.

Les articles ici réunis soulignent toutefois la diversité des pistes de recherche que le RT-49 entend explorer et croiser, en se penchant sur le passé de la discipline. C'est d'ailleurs comme une sorte de plaidoyer pour l'histoire sociologique de la sociologie qu'on pourra lire l'entretien avec Johan Heilbron (pp. 20-24). En balisant « l'itinéraire épistémologique de Jean-Claude Passeron », Lucie Fabry aborde un versant de l'histoire des idées sociologiques (pp 6-7). Dans les pages ici reproduites de son « enquête autobiographique » consacrées à la création du master « Genre, sexualité, politique » à l'EHESS, Rose-Marie Lagrave revient quant à elle sur une séquence récente de l'institutionnalisation hexagonale de la sociologie (pp. 10-12). En dressant le portrait de Lucien Goldmann (pp. 26-27), Lucile Dumont considère d'une certaine façon l'histoire de la sociologie depuis ses frontières littéraires. De la thématique de la frontière à celle des « intersections » et des « circulations », au programme du prochain congrès de l'AFS, il n'y a d'ailleurs qu'un pas, que l'appel à participation du RT-49 (pp. 4-5) permettra de franchir, à Lyon, du 4 au 7 juillet 2023.

Les comptes rendus au sommaire de ce numéro reviennent quant à eux sur plusieurs publications récentes (p. 14 et p.16) consacrées à l'itinéraire sociologique de Pierre Bourdieu, qu'il s'agisse de son expérience algérienne en compagnie d'A. Sayad, ou bien de la réalisation collective d'enquêtes dans le cadre du Centre de sociologie européenne. L'ouverture du fonds Bourdieu, que Paul Pasquali et Amín Pérez ont ici accepté de présenter (pp. 8 et 9) permettra, à n'en pas douter, de prolonger ces recherches.

Si la « convocation » de la figure de Pierre Bourdieu se justifie, dans ce numéro, en quelque sorte pour des raisons « calendaires », on aimerait pourtant également l'expliquer pour des motifs intellectuels. « L'histoire sociale des sciences sociales, écrit Bourdieu dans “La cause de la science”, n'est pas une spécificité parmi d'autres. Elle est l'instrument privilégié de la réflexivité critique, condition impérative de la lucidité collective, et aussi individuelle » au fondement de la pratique de la sociologie. S'il est numériquement à la traîne, frappé du numéro 49 dans la liste des 50 réseaux thématiques que compte l'AFS, le RT histoire de la sociologie ne doit donc pas être associé à des thématiques vintages ou à des sujets dépassés. Il n'a pas non plus vocation à réunir exclusivement des historiens de la sociologie. Il cherche au contraire à faire dialoguer toutes celles et ceux qui se penchent, pour correctement en faire, sur l'histoire de la sociologie. Ce bulletin, fondé et longtemps animé par Matthieu Béra et Jean-Paul Laurens, n'a pas d'autre utilité que de promouvoir et faciliter ce travail, sans exclusive géographique, ni bornes chronologiques. La suite, donc, au prochain numéro.

Sébastien Zerilli

Appel à communications

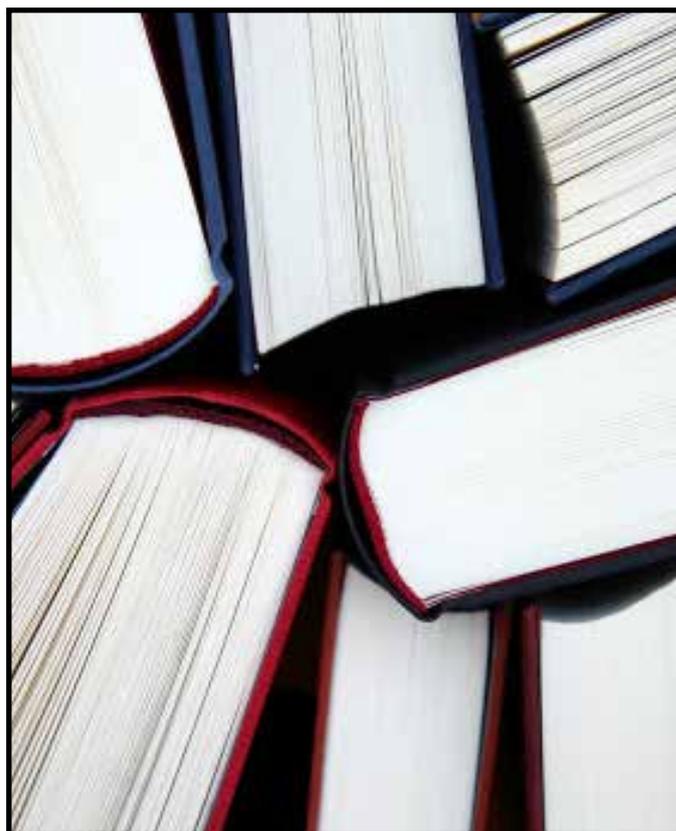
du RT 49 – Histoire de la sociologie

XX^e Congrès de l'AFS, Lyon, 4-7 juillet 2023 - Intersections, circulations

La thématique générale du Congrès, « Intersections, circulations », est une invitation à un (ré)examen, tant historique qu'épistémologique, de notre discipline. Longtemps cantonnée à une vision largement nationale et strictement disciplinaire, l'histoire de la sociologie s'est progressivement ouverte, depuis au moins trois décennies, à des approches plus attentives à la circulation des concepts, à la réception-appropriation des auteur.e.s et des théories, au rôle des traductions et des traducteur.rice.s dans la diffusion comme dans la transformation des idées sociologiques. Par ailleurs, les concepts même ayant permis de rendre compte de ces « voyages », de ces mouvements et, plus généralement, de frontières – entre États, entre catégories ou entre disciplines – plus poreuses qu'on ne l'avait considéré jusqu'alors, ont eux-mêmes une historicité propre qu'il est possible et souhaitable de retracer. Circulation, réception, traduction, intersectionnalité, pour ne choisir que ceux-là, sont non seulement des catégories d'analyse mais aussi le produit d'émergences, de circulations et de traductions spécifiques. Enfin, les contacts, les oppositions, les intersections (en mettant malgré tout l'accent sur ces dernières) entre la sociologie et d'autres disciplines (anthropologie, économie, philosophie, science politique, histoire, psychologie), en France comme dans d'autres pays, renvoient à d'autres formes de circulation, celle des idées, des méthodes, des concepts... Nous proposons ainsi quatre axes de réflexion possibles :

1. « Intersection, circulation » : histoire des concepts

Les concepts et les notions que les sociologues du monde entier mobilisent dans le cadre de leurs travaux n'ont bien souvent pas été forgé.e.s dans leur pays. Ces termes ont une histoire migratoire particulière qu'il est fondamental d'interroger et de déployer. Même le mot sociologie a connu des formes de diffusion qui n'ont encore été que peu étudiées. Nous invitons ici à des communications qui viendraient proposer une analyse particulière sur les circulations de certains concepts, dans le temps et dans l'espace. Par ailleurs, la thématique



du congrès, « Intersection, circulation », nous incite également à nous interroger sur l'histoire de ces notions particulières et leur valeur heuristique. Quelles sont l'origine et les emplois de ces notions ? Rencontre, échange, circulation, réception, croisement... Ces notions sont-elles synonymes ? Comment l'histoire de la sociologie les mobilise-t-elle ? Il sera tout à fait pertinent d'explorer le prolongement ou la proximité conceptuelle qu'elles renferment ou non avec d'un côté la notion très médiatisée d'« intersectionnalité » et de l'autre celle plus classique de « réception » d'un.e auteur.e ou d'une œuvre. Comment se forment et migrent des catégorisations d'études : études de genre, études postcoloniales, études décoloniales etc. ?

2. Circulation des sociologues et des concepts

Cet axe sera l'occasion de revenir sur des biographies de sociologues, d'évoquer le rôle des mobilités académiques dans la circulation

des idées et des concepts, comme dans les traductions d'œuvres. En effet, le parcours d'un.e sociologue est fréquemment jalonné de voyages et de séjours universitaires, de rencontres avec d'autres sociologues ou scientifiques étrangers, d'appartenances à des réseaux sociaux... Si ces séjours sont le plus souvent voulus, ils peuvent parfois être contraints par l'exil, à l'instar de ceux et celles qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, ont trouvé refuge aux États-Unis. Il sera alors intéressant de mesurer l'impact de ces différents éléments et épisodes dans la circulation des concepts et des œuvres. Les trajectoires Nord-Sud, Sud-Sud ou Sud-Nord, souvent ignorées, gagneraient à être incluses. On pourra également s'intéresser au rôle des associations nationales et internationales de sociologie, notamment aux colloques et congrès qu'elles organisent pour favoriser la circulation des concepts et les échanges entre sociologues de pays et traditions différentes. Quelles stratégies sont mises en place pour internationaliser la sociologie, ou au contraire en protéger certaines caractéristiques nationales ? On peut aussi penser au rôle de l'enseignement de la sociologie – et des sciences sociales en général – dans la circulation et la réappropriation de certains concepts. On pourra enfin, dans le cadre de cet axe, se pencher sur le rôle des médias qui contribuent à populariser un certain savoir sociologique, dont les critères de sélection mériteraient d'être étudiés.

3. Éditions et traductions des œuvres

Les traductions sont la manifestation la plus évidente de la circulation des œuvres dans d'autres traditions nationales. À ce titre, elles méritent qu'on leur consacre une session. Quels ouvrages de sciences humaines et sociales sont le plus traduits ? Les plus classiques ou les plus récents ? Ou encore les livres d'auteur.e.s les plus célèbres ? Et dans quelles langues ? Quand furent traduits.e.s certain.e.s auteur.rice.s et pour quelle réception ? Alors que l'anglais demeure la langue de communication privilégiée et domine aussi le monde de la traduction, le nombre de traductions d'ouvrages en anglais est-il constant ? Par ailleurs, quels sont les facteurs qui conduisent à traduire un ouvrage de sociologie de langue anglaise dans une autre langue, en français par exemple ? Et selon quels délais ? Y a-t-il une spécificité dans la traduction d'œuvres sociologiques ? Inversement, la traduction d'un ouvrage, notamment en langue anglaise, signifie bien souvent une sorte de consécration pour son auteur.e. Au commerce des langues, on peut également associer la question des « registres » de discours : la circulation des savoirs sociologiques est aussi celle qui les fait se diriger, en dehors de l'espace académique, vers le grand public, les décideurs politiques ou

les entreprises. L'exercice de « vulgarisation » qui doit alors s'opérer est effectivement souvent considéré (peut-être de manière superficiellement métaphorique ?) comme un travail de traduction. Ces mouvements renferment des aspects matériels que le travail des éditeur.rice.s, par exemple, permettrait de considérer : collection, tirage, format, prix, marketing... Dans l'ombre des chercheurs et chercheuses, les éditeur.rice.s assurent, avec les traducteur.rice.s ou encore les administrateur.rice.s de la recherche (qu'on pense, par exemple, à la figure de Clemens Heller), le bon fonctionnement d'une espèce d'« ingénierie des savoirs » qu'il sera intéressant d'aborder.

4. Histoire des interdisciplinarités avec la sociologie

Ici, il s'agira d'examiner l'espace sociologique en tant que discipline constituée à travers les divers emprunts et échanges disciplinaires qu'elle a incorporés. Si la sociologie a réussi à s'autonomiser, en particulier par rapport à la philosophie, le dialogue interdisciplinaire n'est pas pour autant rompu. Qu'emprunte la sociologie aux autres disciplines ? Des idées, des concepts, des méthodes, des stratégies disciplinaires ? Et que lui empruntent les autres disciplines ? Quels croisements ou quelles « intersections » peut-on repérer entre la sociologie et d'autres disciplines, en France comme dans d'autres pays ou d'autres aires géographiques ? Quelles furent les alliances ou les conflits ? Les rapprochements avec l'anthropologie, l'économie, l'histoire, ou plus récemment avec les sciences du numérique, ont-ils conduit à de nouvelles pistes de recherche, à de nouveaux concepts ? L'enseignement interdisciplinaire a-t-il progressé en France comme dans d'autres pays ? Ou bien la lutte disciplinaire pour dominer les sciences humaines et sociales persiste-t-elle ?

Enfin, comme à l'accoutumée, nous réserverons une session pour les travaux en cours relevant de l'histoire de la sociologie qui ne rentreraient pas dans les axes développés à partir de la thématique du congrès. L'objectif sera aussi de découvrir des thématiques nouvelles et des terrains émergents de l'histoire de la sociologie.

Le bureau

Envoi des propositions au bureau

Les propositions de communication doivent être déposées sur le site de l'AFS, via ce lien : www.afs-socio.fr/rt/rt49/.

La date butoir d'envoi des propositions est fixée au 31 janvier 2023.
Contact : rt.49.afs@gmail.com

L'itinéraire épistémologique de Jean-Claude Passeron

Lucie Fabry



Jean-Claude Passeron, mars 2013. Photo PIERRE MERCKLÉ

Du *Métier de sociologue* (1968) au *Raisonnement sociologique* (1991), l'œuvre épistémologique de Jean-Claude Passeron a connu des évolutions qui l'ont conduit à insister de manière croissante sur la spécificité épistémologique des sciences sociales. Ces évolutions ont eu une incidence sur la manière dont il concevait ses propres travaux sociologiques.

La sociologie est-elle une science comme les autres ?

Dans *Le Métier de sociologue*, ouvrage dont nous pouvons saluer la récente réédition en format poche¹, Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron « assum[ai]ent le risque de retrouver les analyses les plus classiques de l'épistémologie des sciences

de la nature² » pour remédier à ce qui leur apparaissait comme un manque d'intérêt pour la réflexion épistémologique parmi les sociologues. Les auteurs s'appliquaient à transposer à la sociologie des concepts et des thèses que Gaston Bachelard avait élaborés dans une étude des sciences de la nature, en rapprochant ces thèses bachelardiennes des *Règles de la méthode sociologique* d'Émile Durkheim. Ils soulignaient ainsi la nécessité de rompre avec les prénotions pour élaborer une connaissance scientifique, conçue comme une construction d'objet qui doit être solidement guidée par une problématique. Même s'ils insistaient sur la pluralité des méthodes qui s'offrent à la sociologie, leur bachelardisme se manifestait notamment par leur éloge des mathématiques, et plus précisément des méthodes d'analyse statistique qui, lorsqu'elles sont utilisées avec vigilance, offrent de formidables outils de rupture épistémologique et d'objectivation.

Selon le témoignage que donne Passeron dans l'hommage en demi-teinte qu'il a publié à la mort de Pierre Bourdieu, un différend épistémologique s'est fait jour entre ces deux auteurs dès la rédaction du *Métier*, qui s'est creusé progressivement et fut l'un des motifs de l'interruption de leurs collaborations au lendemain de la publication de *La Reproduction*³. Ce différend portait sur la question de savoir en quel sens on peut dire que « la sociologie est une science comme les autres », formule célèbre du *Métier* qui courait, selon Passeron, « le risque d'encourager un décalque pur et simple du "style scientifique" des sciences exactes dans l'administration des preuves que pratiquent de fait les sciences historiques⁴ ».

1 P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron, *Le Métier de sociologue : préalables épistémologiques*, P. Pasquali (éd.), Paris, Éd. de l'EHESS, « Poche », 2021.

2 P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron, *Le métier de sociologue : préalables épistémologiques*, Berlin/Paris, Mouton de Gruyter/Éd. de l'EHESS, 2005, p. 13.

3 J.-C. Passeron, « Mort d'un ami, disparition d'un penseur », *Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences*, Vol. 41 n° 125, 1^{er} janvier 2003, p. 117-118. Voir également J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique : l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, p. 13 et D. Baranger et J.-C. Passeron, « Entrevista: De "El oficio del sociólogo" a "El razonamiento sociológico" », *Revista Mexicana de Sociología*, vol. 66, n° 2, 2004, p. 372-374.

4 J.-C. Passeron, « Mort d'un ami, disparition d'un penseur », *op. cit.*, p. 117-118.

La réflexion épistémologique ultérieure de Passeron fut consacrée à l'étude de cette différence entre les sciences de la nature et les sciences sociales. Dans *Le Raisonnement sociologique*, qui constitue l'un des points d'aboutissement de cette deuxième période de l'épistémologie passeronienne, les sciences de la nature sont présentées comme des sciences expérimentales, qui cherchent à définir des expériences reproductibles et qui se prêtent à la falsification. Les sciences sociales sont désignées, quant à elles, à la suite de Max Weber, comme des sciences historiques, comparatives et interprétatives, qui se proposent « l'exploration empirique du cours du monde historique⁵ », et qui sont non-poppériennes, au sens où elles ne remplissent pas les exigences de falsifications que Karl Popper a attribuées aux sciences expérimentales. Mais cette thèse n'implique pas que l'on puisse s'en tenir à une définition négative des sciences sociales : l'enjeu, pour Passeron, est plutôt de s'efforcer d'explicitier les formes de preuve, d'argumentation et d'épreuve empirique qui leur sont propres.

C'est ce qui l'a conduit notamment à élaborer la notion de modèle à déictique, qu'il rapproche de la notion wébérienne d'idéal-type, pour désigner la forme spécifique que prennent les activités d'élaboration de concepts, de modélisation ou d'analyse des données quand on les met au service de l'étude d'une configuration historique singulière.

Une relecture de *La Reproduction*

Ces évolutions épistémologiques se manifestent notamment dans la relecture que Passeron a proposée de *La Reproduction* dans un article de 1986 intitulé « Hegel ou le passager clandestin », qui sera repris dans *Le Raisonnement sociologique*⁶. Dans le premier livre de leur ouvrage de 1970, Bourdieu et Passeron formulaient des propositions universelles solidement liées entre elles *more geometrico* dans un système déductif : on y lisait par exemple qu'il était possible de déduire le degré réussite d'une AP (action pédagogique) du degré de reconnaissance de l'AuP (autorité pédagogique) par ceux qui subissent cette AP, reconnaissance qui dépend elle-même de la relation entre l'arbitraire culturel qu'impose cet AP, l'arbitraire culturel dominant et l'arbitraire culturel des destinataires de l'AP. On y décèle le modèle scientifique de la théorie physique, système de lois universelles qui peut s'appliquer à différentes configurations histo-

riques. Mais dans la relecture qu'il propose de *La Reproduction* dans les années 1980, Passeron affirme que la sociologie ne saurait prétendre formuler des lois universelles, ce qui le conduit à réinterpréter les thèses et les objectifs de l'ouvrage : il s'agissait seulement d'« appréhender l'École bourgeoise comme entité historique singulière, propre à la France de la fin du XIX^e et première moitié du XX^e siècle ». Selon Passeron, les thèses de *La Reproduction* n'auraient pas de véritable unité déductive mais mobilisent en réalité deux modèles indépendants : « a) l'action autoreproductrice de l'École ; b) la continuité intergénérationnelle des structures générales de l'inégalité sociale et culturelle entre groupes dans une société de classes. »

La conjonction de ces deux modèles n'est cependant pas fondée en raison, par un lien intrinsèque qui les unirait ; elle n'est justifiée que dans la mesure où elle fournit des ressources pour appréhender l'École bourgeoise comme entité historique singulière. La valeur de cette conjonction est ainsi mesurée au fait que, grâce à elle, « des faits empiriques qui semblaient sans liens ou qu'on n'aurait pas songé à décrire apparaissaient dans leur interdépendance systématique ». Mais l'adoption de cette problématique s'accompagnerait d'une conscience radicale des limites de sa validité : d'une part, par la prise en compte du fait que la combinaison de ces deux modèles caractérise en propre l'École bourgeoise en France et ne peut être étendue à d'autres configurations historiques qu'au terme d'un minutieux travail comparatif ; d'autre part, par la conscience du fait que l'« analyse de l'École comme système de reproduction et d'autoreproduction n'exclut pas mais appelle l'analyse de ce qui reste extérieur au modèle ».



Jean-Claude Passeron, mars 2013.

P. MERCKLÉ

5 J.-C. Passeron, « La forme des preuves dans les sciences historiques », *Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences*, Vol. 39 n° 120, 1^{er} juillet 2001, p. 31-76.

6 J.-C. Passeron, « Hegel ou le passager clandestin. La reproduction sociale et l'Histoire », *Esprit*, n° 115, 1986, p. 63-81.

Le Fonds Pierre Bourdieu

Un laboratoire pour une histoire internationale des sciences sociales

Amín Pérez et Paul Pasquali, pour le comité d'évaluation scientifique du Fonds Pierre Bourdieu

Les archives Pierre Bourdieu ont été ouvertes au public en février 2022 au Grand équipement documentaire (GED) du Campus Condorcet. Une demi-journée d'études a eu lieu à cette occasion autour de ce fonds pour enrichir l'histoire des sciences sociales et les thématiques d'études abordées par le sociologue au long de ses quarante-quatre ans de recherche (1958-2002).

100 mètres linéaires pour plus de 1200 dossiers

Ce fonds privé se caractérise par son ampleur et sa richesse : il mesure environ 100 mètres linéaires pour plus de 1200 dossiers, ce qui donne un aperçu de la matière pour revisiter l'histoire intellectuelle, mais aussi les raisons profondes de la naissance d'une œuvre et sa troublante actualité. De nombreux éléments aident à restituer les pratiques au fondement du travail empirique et théorique de P. Bourdieu et, plus largement, d'une certaine façon de faire de la recherche, au-delà des spécialisations disciplinaires et sous disciplinaires, P. Bourdieu ayant embrassé plusieurs



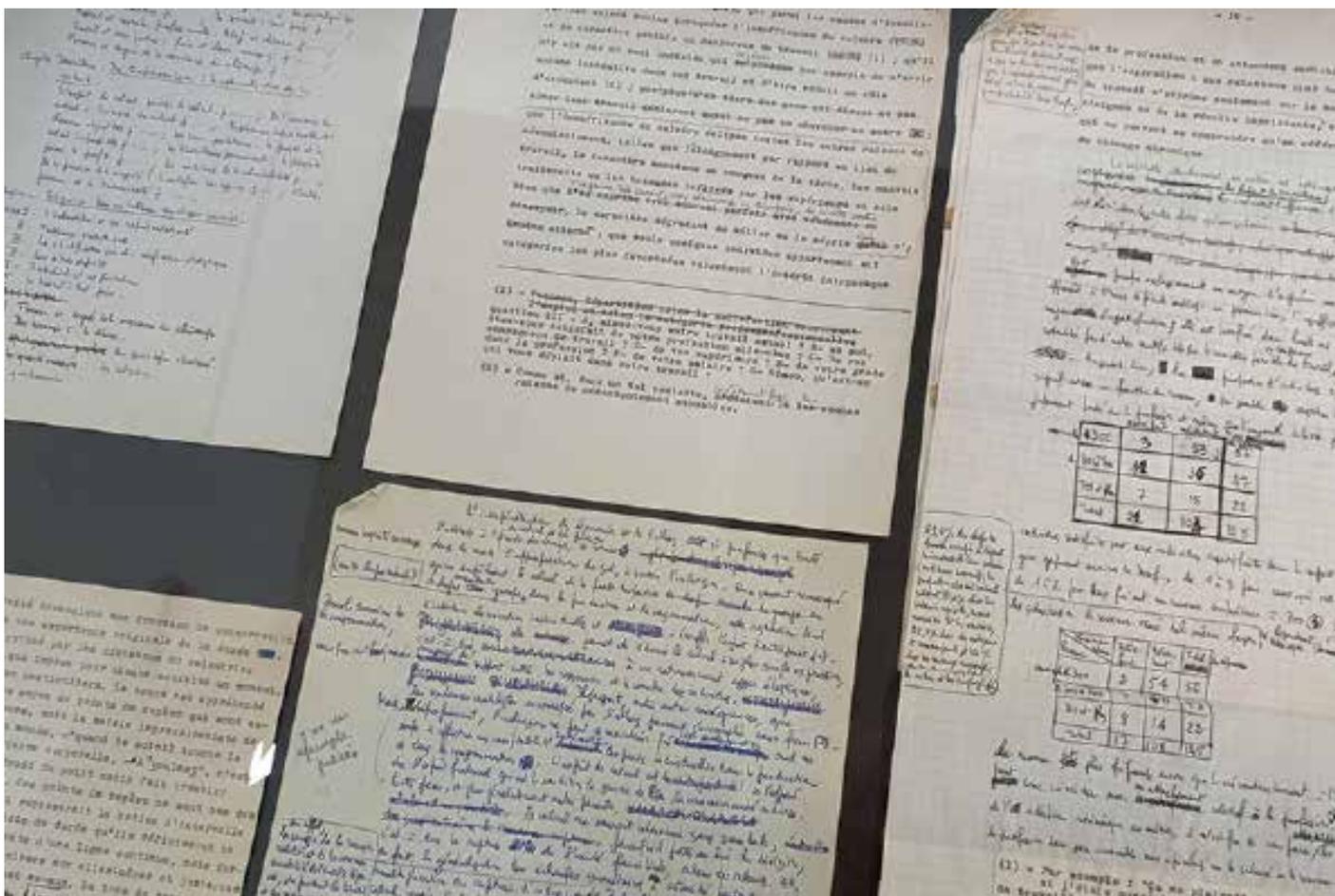
Pierre Bourdieu.

disciplines et enquêté sur une multiplicité d'objets – le système éducatif, le goût, l'art et la littérature, le travail et la précarité, la révolution, l'édition et le journalisme, la science, l'État et le champ du pouvoir, etc. Ces archives viennent par ailleurs éclairer les différents Bourdieu fabriqués par les importations et exportations de son œuvre, par les réceptions de ses travaux aux quatre coins du monde, et par ses liens avec des collectifs de recherche, des étudiants ou des collègues étrangers.

La richesse de ce fonds s'observe dans la grande variété des documents qu'il contient : manuscrits originaux, brouillons de livres et d'articles avec la documentation afférente, matériaux d'enquêtes, supports de cours et de séminaires, notes de lecture, de réunion ou de travail, affiches, rapports, documents liés à son engagement public ou à son travail éditorial (collections « Le Sens Commun » aux Éditions de Minuit, « Liber » au Seuil, revue *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, Revue internationale des livres *Liber*, Éditions Raisons d'Agir), ainsi que sa correspondance privée, des affiches, journaux, cassettes et disquettes, des photographies, etc.

Une partie de la bibliothèque personnelle du sociologue

A tout cela s'ajoute une partie significative de la bibliothèque personnelle de P. Bourdieu. Le fonds originel a été conservé dans sa quasi intégralité. Seuls les documents photographiques ont été donnés à la Fondation Bourdieu, dirigée par Franz Schutheis. D'autres archives concernant P. Bourdieu se trouvent dans le fonds CSE (au GED également), dans le fonds Abdelmalek Sayad (Archives nationales), ou d'autres fonds répertoriés dans le catalogue Calames (ENS Ulm, Institut de France, Collège de France...). Fruit d'un long travail d'archivage amorcé il y a plusieurs décennies par des personnes qui ont collaboré étroitement avec P. Bourdieu, l'inventaire suit la logique



La richesse du fonds s'observe dans sa variété : manuscrit originaux, brouillons de livres et d'articles. Campus Condorcet - GED

de classement de l'auteur lui-même.

Dans les années 1980, il s'agissait surtout de réunir toutes ses publications et tous les comptes rendus qui en avaient été faits, dans toutes les langues¹. Un premier travail de regroupement et de classement de ce fonds a eu lieu au milieu des années 1990, sous la responsabilité de plusieurs membres du Centre de sociologie européenne (entre autres, Gabrielle Balazs, Rosine Christin, Martine Devé, Franck Poupeau, Pierre Rimbert et Marie-Christine Rivière). En 2015, ce travail a été poursuivi par Amín Pérez après la constitution par les ayants-droits d'un comité scientifique réunissant des sociologues, des historiens et des archivistes, en particulier Brigitte Mazon de l'EHESS et Olivier Poncet de l'École nationale des chartes, ce qui a permis de constituer un pré-classement.

Ce travail a été affiné et approfondi par Maxime Tissier-Sevestre (ingénieur archiviste à l'INRA), lorsque le fonds a été déposé à la Bibliothèque Sainte-Barbe, sous la direction de Margot Georges, archiviste à l'EPHE. Christophe Charle a également contribué à cet inventaire, pour la partie relative à la Revue internationale des livres *Liber*. En 2020, le fonds est arrivé à Condorcet, et l'inventaire s'est poursuivi au GED malgré la

pandémie, assuré par les membres du service des archives du GED (notamment Baptiste Billaud), avant d'être finalisé en octobre-novembre 2021 par Jérôme Bourdieu, Paul Pasquali et Amín Pérez.

Comment accéder au fonds ?

L'inventaire détaillé du fonds est accessible sur Calames. Toutes les demandes de consultation doivent spécifier les cotes indiquées sur le catalogue et être adressées par mail au GED et au comité d'évaluation scientifique du Fonds Bourdieu, en suivant la procédure officielle : <https://ged.campus-condorcet.fr/fr/collections-et-archives/archives/le-fonds-pierre-bourdieu>



Le campus Condorcet.

DR

1 Ce travail a donné lieu à la publication d'une *Bibliographie des travaux de Pierre Bourdieu* établie par Marie-Christine Rivière et Yvette Delsaut. Publiée en 2002 au Temps des Cerises, elle est reparue en 2022 aux éditions Raisons d'agir.

Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe

Dans *Se ressaisir*, Rose Marie-Lagrange se livre à un exercice auquel les sociologues se risquent rarement : une « enquête autobiographique ». La trajectoire de l'auteure, « transfuge de classe féministe » s'inscrit en grande partie dans un espace dont le franchissement des frontières n'avait pour elle rien d'évident : le microcosme académique. Dans l'extrait ici reproduit avec son accord, celui de Paul Pasquali, et de Fabien Truong, co-directeurs de « L'Envers des faits », et des Éditions La Découverte, elle revient sur la création du Master Genre à l'EHESS.



Rose-Marie Lagrange.

Pas facile de poursuivre le travail critique scientifique et institutionnel en le retournant contre l'institution à laquelle on appartient. Ma trajectoire d'oblate y répugnait, mon engagement féministe m'y inclinait. Le syndicalisme m'avait instruite sur les manières recevables de porter la critique, mais il laissait de côté la frilosité de l'EHESS concernant les études de genre, et sa cécité à l'égard de la hiérarchie sexuée des personnels. À la fin de la décennie 1990, le contexte politique et intellectuel international et hexagonal favorisait de telles remises en cause : le nombre et la visibilité des études de genre dans les universités étrangères, et le vote des lois sur la parité entre hommes et femmes en France.

Au sein de l'EHESS, la pression exercée par la « demande étudiante » sur ces questions, et le sentiment d'injustice face à l'inégal accès entre hommes et femmes aux postes d'enseignement commençaient à rendre intolérable une situation jusque-là routinière, à laquelle il fallait marquer un coup d'arrêt. L'absence de

formation en études de genre était corrélée à la pénurie d'enseignants pour les encadrer, et plus largement à la sous-représentation des femmes dans le corps enseignant, de sorte que s'imposait une lutte sur ces deux fronts : l'institutionnalisation des études de genre, et la parité sexuée du corps enseignant.

Un master « genre, sexualité et politique », gagné de haute lutte

Je suis devenue féministe par un cumul d'expériences, je l'ai dit ; l'idée de créer un master fut également le résultat d'une réflexion sur ma pratique d'enseignante. L'augmentation du nombre de thèses sur les questions de genre rendait de plus en plus flagrante l'indigence du nombre de directrices pour les encadrer. Lors des soutenances, je remarquais, en outre, les graves lacunes et contresens de certains membres des jurys concernant ces thématiques, d'autant plus portés à encenser ces candidates qu'ils ne voyaient pas, en toute méconnaissance de cause, la fragilité des canevas théoriques mis en œuvre. Pendant les délibérations, je passais pour « la méchante », insensible de surcroît à toute solidarité féminine. Au sein des masters disciplinaires, et plus encore lors des commissions d'examen des demandes d'allocation de recherche, les projets sur le genre étaient soit écartés, soit sous-classés. Lasse du nombre de thèse et de la mauvaise volonté des collègues à s'emparer de ces savoirs, face à des séminaires dispersés qui ne faisaient pas offre cohérente de formation, la création à l'EHESS d'une spécialité, puis d'un master « genre » s'est imposée. Je fus encouragée dans cette voie par mes doctorantes que j'avais incitées à travailler collectivement dans un « atelier genre » [...] En relisant mes notes écrites pour mes exposés lors des deux séances au conseil scientifique

« Je me lançai dans la déconstruction d'un supposé « ghetto féminin » que serait ce master »

de l'EHESS en 2002, seule instance à statuer sur de nouvelles créations de spécialités ou de masters (avant qu'ils ne soient habilités par le ministère de l'Enseignement supérieur), je constate combien mon argumentaire restait dépendant du cadrage imposé par l'institution pour emporter la mise, indice patent de mon côté « oblate critique ». Je prenais à revers l'histoire de cette institution, et mettais cette dernière face à ses contradictions.

Par fidélité à ses origines, l'EHESS, fondée sur de vigoureuses remises en cause scientifiques, et sur l'entrée de profils hétérodoxes dans le domaine des sciences sociales, ne devrait-elle pas se classer parmi les institutions les plus promptes et les plus enthousiastes à accueillir, à stimuler et à consacrer les études sur le genre ? Je mis l'accent sur l'interdisciplinarité, la transversalité, la réflexivité des études de genre, préceptes cardinaux orientant les façons de faire des sciences sociales à l'École. Puis je sortis un argument choc dont je savais qu'il ferait mouche : n'était-il pas insolite que les universités étrangères avec lesquelles nous avions signé des accords scientifiques eussent leur *Gender Studies* en bonne place, quand nous n'affichions qu'un vide déshonorant ? Sans parler du département d'études féminines à l'université de Vincennes créé en 1974, ou du diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) « Politiques sociales et rapports sociaux de sexe », ouvert en 1994 à l'université de Toulouse-le-Mirail, continuai-je, accusatrice.

La fécondité heuristique du concept de genre

Je passai aussi la brosse à reluire : ce retard était d'autant plus incompréhensible que l'EHESS pouvait se prévaloir de publications internationalement consacrées en histoire (Nicole Loraux, Agnès Fine), en anthropologie (François Héritier, Maurice Godelier, Nicole-Claude Mathieu), en philosophie (Jacques Derrida) par exemple, qui contrastaient avec une offre de formation lacunaire. En outre, pour adapter mon argumentaire à un public encore peu informé de l'évolution des savoirs en ce domaine, j'insistai sur la fécondité heuristique du concept de genre, en évitant de mettre l'accent sur les sexualités. Le genre, certes concept encore mal maîtrisé, avait plus de

chance de l'emporter que la liaison entre genre, politique et sexualité. Mais il fallait par avance répondre à des réfutations que j'avais déjà entendues lors de ma recherche sur l'histoire des premiers groupes de recherche féministes dans les universités françaises, en 1988. Je me lançai dans la déconstruction d'un supposé « ghetto féminin » que serait ce master, soutenue sur ce point par le sociologue Éric Fassin qui avait accepté d'en prendre la codirection avec moi.

Pour contrer le soupçon de ghettoïsation, j'ai fait valoir que ce préjugé était l'un des effets de la fermeture du champ scientifique, et qu'il ne s'appliquait qu'aux études de genre. D'autres regroupements thématiques ou problématiques, par aires culturelles ou selon des écoles de pensées fermées sur elles-mêmes, n'étaient pas stigmatisés de la sorte. Enfin, ce futur master était suspecté de légitimer par avance une approche militante qui n'aurait pas grand-chose de scientifique. Pour répondre à la méfiance de « science militante », je ne pouvais pas me lancer dans une analyse entre savant et politique à la Max Weber, mais je montrai qu'à l'instar d'autres nouveaux espaces d'investigation les propositions hérétiques sont souvent suscitées par des chercheurs ayant un « intérêt désintéressé » à l'objet pour combler les silences et les lacunes des sciences sociales.

Tout en reconnaissant la filiation entre militantisme féministe et études de genre, j'arguai que la méconnaissance du travail conceptuel et critique déjà accompli était au principe même d'un classement commode en « science militante » qui ne s'embarrassait pas d'aller y voir de près. C'est tout juste si je ne faisais pas un cours à mes propres collègues, en insistant sur la vertu critique de ces études qui revisitaient les savoirs constitués et les pratiques de la recherche qui, sous couvert d'objectivité et de neutralité axiologique, reproduisaient la construction androcentrique des sciences sociales. Si militantisme il y avait, il s'illustrait par la défense de la cause des études de genre. Ce sont peut-être moins ces arguments qui ont enlevé le vote positif du conseil scientifique, en 2003, que l'évidence d'un anachronisme de l'EHESS par rapport aux universités étrangères. D'abord sous forme de parcours spécialisé dans le cadre du master de sociologie, puis autonome, ce master a connu une fortune dépassant toute nos espérances, en raison de la mobilisation d'une jeune génération de chercheuses

« Si militantisme il y avait, ils'illustre par la défense de la cause des études de genre »

soucieuses d'en poursuivre l'aventure, et de le faire évoluer. Grâce à Christelle Avril, Juliette Rennes, Mathieu Trachman et Christine Garcia, ce master est devenu en 2020 une « école université de recherche » (EUR), « Sciences sociales du genre et de la sexualité », en partenariat avec l'Institut national d'études démographiques (Ined), sorte de graduate school couvrant le master et le doctorat.

Désormais institutionnalisées, les études de genre ne se sont pas pour autant normalisées. Elles conservent leur potentiel subversif, en diversifiant les sources de la critique, notamment avec le tournant de la théorie queer, mais surtout en raison de la diversité d'enquêtes empiriques attestant que le genre est consubstantiel à la classe sociale, et à d'autres rapports sociaux que sont l'âge, la race et les sexualités, pour penser ensemble les systèmes de domination. L'une des preuves du maintien de son aspect hérétique est le peu d'empressement des collègues masculins à rejoindre ce master, et ce sont pour l'essentiel des chercheuses du CNRS qui encadrent étudiantes et étudiants.

Ressaisir cette lutte académique tenue à bas bruit, c'est contribuer à la sociohistoire

« Désormais institutionnalisées, les études de genre ne sont pas pour autant normalisées. Elles conservent leur potentiel subversif »

des offres pédagogiques en sciences sociales, mais également à leur inscription dans la mémoire des luttes féministes, en rétablissant la généalogie de leur évolution. Quand, en 2010, *Libération* écrit que « quarante après leur naissance dans les pays anglo-saxons, les études de genre débarquent en France », au prétexte que Sciences Po crée le programme « Présage », on est là face à un flagrant déni d'antériorité qui efface tout le travail collectif accompli dans les institutions académiques depuis quarante ans par deux générations de chercheuses.

© Éditions La Découverte, Paris, 2021



Rose-Marie Lagrave, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, « L'Envers des faits », 2021.



Pierre Bourdieu et l'art de l'invention scientifique

Victor Collard

L'histoire de la sociologie traditionnelle semble le plus souvent se résumer à un commentaire des classiques. Que l'on pense à *La tradition sociologique* de Nisbet (1966), aux *Étapes de la pensée sociologique* d'Aron (1967), ou encore plus récemment aux tomes des *Études sur les sociologues classiques* de Boudon (1998 et 2000), ces travaux mobilisent avant tout la grande érudition de leurs auteurs afin de proposer une lecture nouvelle et essentiellement théorique d'œuvres majeures de la discipline. Le récent ouvrage dirigé par Julien Duval, Johan Heilbron et Pernelle Issenhuth, *Pierre Bourdieu et l'art de l'invention scientifique*, publié en début d'année aux Éditions classiques Garnier promet pour sa part une façon différente de raconter l'histoire de la sociologie.

Il se concentre sur une période particulière de l'histoire de la sociologie française, la décennie des années 1960, lors de laquelle Pierre Bourdieu, tout juste converti à cette nouvelle discipline depuis ses années passées en Algérie, devient le secrétaire général puis le directeur du Centre de sociologie européenne (CSE) fondé par Raymond Aron et engage avec plusieurs chercheuses et chercheurs un grand nombre de travaux qui vont devenir parmi les plus fameux des sciences sociales françaises. Cette période des années 1960 n'a pas été choisie au hasard : cette décennie, qui s'écoule avant la rupture entre Bourdieu et Aron au moment de mai 1968 et la réorganisation en deux centres distincts, est non seulement fondatrice mais aussi sans doute la plus productive.

C'est en effet au cours de ces dix années qu'ont été produites la plupart des enquêtes qui paraîtront ensuite sous la forme d'ouvrages bien connus dans la collection « Le sens commun » fondée par Bourdieu aux Éditions de Minuit en 1965 : notamment *Les Héritiers*, *Un art moyen*, *L'Amour de l'art*, mais aussi plus tardivement *La Distinction* ou *La Noblesse d'État*. Cet ouvrage collectif, divisé en huit chapitres denses et agrémenté d'une longue introduction et conclusion, est ainsi tout entier consacré à l'analyse précise du processus qui a donné naissance à ces travaux majeurs.

Bien que Bourdieu ait co-signé la plupart de ces ouvrages avec d'autres chercheurs et chercheuses du CSE, il était difficile de se figurer

les tâches précises accomplies par chacun.e ainsi que le travail empirique colossal réalisé. Les auteurs souhaitent ce faisant, au moyen d'une quantité très impressionnante de documents d'archives (notes de travail, questionnaires, correspondances...) ainsi que d'entretiens, donner à voir l'ensemble du travail collectif qui a été nécessaire à la production de ces enquêtes.

Des informations inédites sur le sociologue

Le pari de cet ouvrage est donc très éloigné d'un énième commentaire des travaux de Bourdieu. Et c'est sans doute pour cela qu'il a toutes les chances de surprendre jusqu'aux spécialistes du travail du sociologue grâce aux informations inédites qui y sont livrées. Nous apprenons par exemple pour la première fois comment le jeune sociologue a réalisé ses fameuses recherches sur le célibat des paysans dans son milieu natal en Béarn, en n'hésitant pas à mettre à contribution ses propres parents, qui travaillent tous deux aux PTT de leur village à Lasseube, et bénéficient ainsi d'un réseau de sociabilité à même d'inspirer confiance aux enquêtés.

De même, les enquêtes de sociologie de L'Éducation qui ont fait la célébrité de Bourdieu sont analysées très en détail par Pernelle Issenhuth, qui montre précisément comment le sociologue a mobilisé des dizaines de chercheurs et d'étudiants (y compris le jeune Raymond Boudon alors enseignant à Bordeaux !) pour distribuer ses questionnaires et engranger des résultats empiriques étayés qui vont avoir le retentissement que l'on sait.

Julien Duval revient quant à lui sur les enquêtes de sociologie de la culture, comme celle qui a abouti à *L'amour de l'art* (1966), consacrée à la fréquentation des musées en France et dans cinq autres pays européens, en usant d'une méthodologie originale, à base de très nombreux questionnaires afin de se positionner face à la sociologie mathématisée de Lazarsfeld. Les différentes contributions sont toutes fondées sur des matériaux empiriques très variés (fonds Bourdieu et du CSE, archives institutionnelles et privées, entretiens avec nombre de protagonistes de l'époque, etc...) qui offrent une vue sur les coulisses de la recherche

d'une richesse inégalée et tranchent avec les travaux habituels consacrés au sociologue.

Un éclairage nouveau sur ses recherches

En effet, malgré sa consécration indubitable et les centaines d'articles et d'ouvrages qui lui ont été consacrés, peu de travaux avaient jusqu'ici éclairé la trajectoire du sociologue à partir de documents précis, à l'exception du travail précurseur de Marc Joly sur la relation entre Aron et Bourdieu, de la thèse d'Amèn Pérez sur Abdelmalek Sayad et Bourdieu pendant la guerre d'Algérie (lire pp. 16-18), ou plus récemment du *Dictionnaire international Bourdieu* dirigé par Gisèle Sapiro qui mobilise un certain nombre de matériaux inédits.

Dans la lignée de ces travaux trop rares, l'ambition de la présente publication est assumée par les auteurs. En consonance avec l'entretien qu'a accordé Johan Heilbron au *Bulletin d'histoire de la sociologie* (lire pp. 20-25), il s'agit très clairement de sortir de ce que ce premier qualifie dans l'ouvrage de « biais textualiste qui, com-

mentant et comprenant une œuvre en fonction de ses sources textuelles, réelles ou supposées, réduit la production intellectuelle à la pratique désincarnée de lecture et au jeu toujours un peu mystérieux des "influences" intellectuelles ».

Grâce à toutes ces archives inédites, les auteurs proposent certes d'enrichir les études bourdieusiennes grâce à un grand nombre d'informations empiriques nouvelles qui éclairent la fabrication jusqu'ici à peu près totalement inconnue de différentes recherches menées dans les années 1960 au CSE. Mais plus largement, c'est une nouvelle façon de faire de l'histoire de la sociologie qui est explicitement défendue ici, c'est-à-dire une véritable histoire sociale de la sociologie qui assume de ne pas se contenter d'analyses textuelles mais de mener une véritable enquête afin de prendre en considération l'ensemble des processus sociaux qui ont abouti à la production de ces travaux majeurs. Sans donner dans la componction, face aux critiques récurrentes et au désintérêt structurel portés à l'histoire de la sociologie, on ne peut qu'espérer que ce travail extrêmement convaincant devienne une référence pour des études futures.



Julien Duval, Johan Heilbron, Pernelle Issenhuth (dir.), *Pierre Bourdieu et l'art de l'invention scientifique*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque des sciences sociales », 2022.

Combattre en sociologues.

Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad dans une guerre de libération (Algérie, 1958-1964)

Sébastien Zerilli



Amín Pérez.

DR

Il faut lire l'ouvrage d'Amín Pérez comme une variation sur l'engagement. Entendu au double sens du terme. L'engagement, qui inscrit d'abord deux individus sur une sorte de chemin disciplinaire, en faisant « entrer en sociologie » (p. 24) un doctorant en philosophie français et un instituteur kabyle. L'engagement, qui les conduit surtout à revendiquer une certaine pratique de la sociologie, à vouloir « faire de la politique avec la science » (p. 9) et donc à décider, pendant les « événements » algériens, de *Combattre en sociologues*.

Dans la biographie croisée, nourrie d'archives inédites (lire la présentation du fonds Bourdieu pp. 8-9), qu'Amín Pérez entreprend de Pierre Bourdieu (1930-2002) et Abdelmalek Sayad (1933-1998), les deux acceptions du terme s'articulent. Ils se rencontrent en 1958, à l'université d'Alger. Bourdieu y a été nommé assistant, après avoir effectué une partie de son service militaire en tant qu'appelé du contingent. Sayad s'y est inscrit après avoir interrompu en 1955 une hypokhâgne au lycée Fermat de Toulouse, alors que les tensions politiques allaient croissant en Algérie.

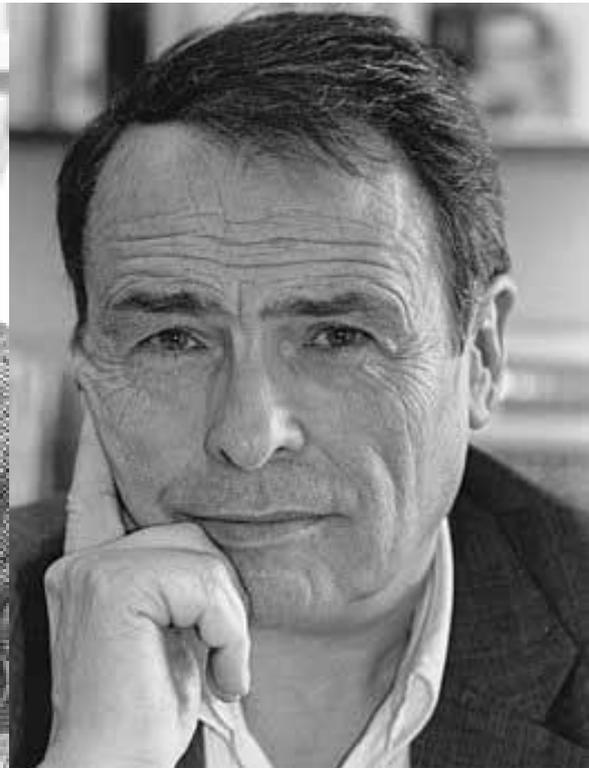
Avant cette date, sans qu'elles soient

identiques, leur trajectoire respective se font en quelque sorte écho.

L'un et l'autre partagent effectivement ce qu'on pourrait qualifier comme une expérience *heurtée* du monde social. Membre d'une famille de notables, Sayad est marqué par les luttes intestines entre tribus kabyles, enclenchées et entretenues par la présence de l'administration coloniale, dont son père est un protagoniste et une victime. Dans les établissements français que son parcours scolaire exemplaire l'amène à fréquenter, il fait sans surprise l'expérience du racisme. Pierre Bourdieu éprouve quant à lui douloureusement sa condition d'interne au lycée de Pau. Provincial d'origine modeste, il saisit ensuite l'ampleur de la distance sociale qui le sépare de ses condisciples rue d'Ulm. Les deux hommes jaugent de manière identique les forces en présence dans la guerre de libération. Proches des « libéraux », ils s'opposent aux partisans de l'Algérie française, mais critiquent le jusqu'au boutisme du Front de libération nationale, aussi bien que la radicalité de papier et le romantisme révolutionnaire des intellectuels. Tous les deux sont enfin du même avis concernant l'issue du conflit : la révolution politique que représenterait l'indépendance de l'Algérie ne saurait être qu'une étape dans l'avènement d'un régime démocratique et égalitaire.

Une philosophie de l'enquête

Les enquêtes que Bourdieu et Sayad décident d'entreprendre (à l'origine de la publication de *Travail et travailleurs en Algérie* en 1963 et du *Déracinement* un an plus tard) auront donc pour objectif d'identifier les « conditions de l'émergence d'une conscience politique » (p. 195) chez les algériens, élément indispensable pour que s'accomplisse une véritable révolution sociale. Attentives aux effets de la déstructuration de la société traditionnelle algérienne, entamée dès 1830 par la conquête française du pays et aggravée à la fin des années 1950 par le déclenchement de la guerre, elles se focalisent sur « l'étude du processus d'apprentissage de



Abdelmalek Sayad et Pierre Bourdieu.

DR

l'ordre capitaliste en régime colonial » (p. 186).

L'introduction en Algérie de l'économie de marché, conjuguée à la spoliation des terres et au regroupement des populations rurales dans des camps, bouleverse effectivement le rapport au temps des autochtones. Basé sur le calcul prévisionnel et la généralisation des échanges monétaires, le système capitaliste s'oppose au principe du troc, à la logique cyclique du travail des paysans, ainsi qu'au registre de l'honneur qui sous-tend leurs échanges. « Dépaysannisée » (le néologisme est bourdieusien) et prolétarisée, occupante précaire et déboussolée de logements urbains, une grande partie de la population algérienne verse dans une forme de fatalisme résigné. Ce sentiment, expression des contradictions entre ses aspirations et ses conditions d'existence, la rend sensible aux arguments des militants indépendantistes les plus radicaux, aussi bien qu'aux discours démagogiques des élites accédant ensuite au pouvoir après la signature des accords d'Évian en 1962. Pour Bourdieu et Sayad, identifier ce malaise est un moyen d'agir ; l'enquête sociologique associe donc « acte de de compréhension [et] engagement politique de transformation de la société » (p. 20).

Le déroulement des recherches est conforme à ces motivations. Les enquêtes ethnologiques entreprises à l'époque par les universitaires français figent l'Algérie dans une image exotique. À l'inverse, c'est au miroir de la société rurale béarnaise dont il

est originaire que Bourdieu enquête parmi les paysans kabyles. Indifférent à l'exploration d'un Ailleurs ethnocentré et fantasmé, il est au contraire « [e]n quête de l'étranger familier » (p. 174). Cette ambition a son versant pratique : réalisées avec le soutien de l'Association pour la recherche démographique, économique et sociale en Algérie, les enquêtes de Bourdieu et Sayad réunissent plusieurs personnes et mobilisent les outils de l'ethnographie aussi bien que les méthodes statistiques. Le travail s'opère dans une forme de décloisonnement réflexif, faisant du recueil empirique des données de terrain une étape toute aussi importante que le moment de leur analyse.

Politique de la sociologie

Interrogé en 1988 par Roger Chartier sur sa vision du métier de sociologue, Pierre Bourdieu lui explique « avoir une conception assez militante de la science, ce qui ne veut pas dire "engagée" du tout¹ ». Le plus grand mérite de l'ouvrage d'Amín Pérez est sans doute d'explicitier le sens de cette remarque. Parce qu'il se penche sur le monde tel qu'il est et qu'il se confronte à l'ordre des choses (expression qui donne d'ailleurs son nom à la collection dans laquelle le livre est publié), le sociologue qui enquête rigoureusement, sans avoir à prendre parti ni même à choisir de « camps », permet de potentiellement le *dé-ordonner*. « [L]ors même qu'elle ne fait que

1 Pierre Bourdieu et Roger Chartier, *Le sociologue et l'historien*, Marseille, Agone, « Banc d'essais », 2010, p. 24.

décrire des faits et des effets et porter au jour des mécanismes [...] fait remarquer Pierre Bourdieu quelques années plus tard à l'artiste Hans Haacke, la science exerce un effet critique² ».

Inaugurale, parce qu'avec elle débute leur trajectoire de sociologues, l'expérience algérienne de Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad est donc aussi et surtout *matricielle*, parce qu'elle va déterminer leur manière de faire de la sociologie. L'exaspération des tensions que la guerre d'Algérie génère éclaire d'une lumière crue la violence symbolique institutionnalisée de l'ordre colonial. Mais cette forme de domination, qui s'exerce avec l'assentiment de ceux sur qui elle pèse, opère, en dehors de périodes de conflits, de manière plus diffuse et à une moindre intensité, partout. Pierre Bourdieu cherchera à en débusquer les manifestations, au sein de la société française, dans les actes de paroles, le système scolaire ou encore les relations entre les sexes, assignant à la sociologie une ambitieuse mission de « "défétichisation" »

des rapports sociaux et de "réappropriation" du monde social³ ». Abdelmalek Sayad se penchera quant à lui sur les épreuves de la migration⁴.

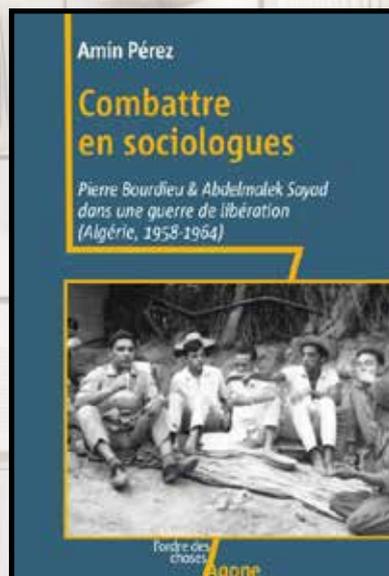
Inaugurale et matricielle la « séquence algérienne » de Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad a enfin des échos très actuels. Dans les remerciements qu'il adresse à la fin de son ouvrage, l'auteur indique effectivement que son livre « est né de la nécessité de formuler des outils de résistances et d'alternatives politiques depuis les sciences sociales [et] de contribuer à une réflexion sur les possibilités dont disposent les intellectuels en matière d'engagement politique et de transformation sociale » (p. 261 et 263). À l'heure où la sociologie est accusée d'entretenir une coupable « culture de l'excuse⁵ », et alors que les sociologues se retranchent parfois trop facilement derrière les principes de la « neutralité axiologique », la publication de *Combattre en sociologues* est donc salutaire. Ou comment faire l'histoire de la sociologie permet de réfléchir à l'actualité de sa pratique.

2 Pierre Bourdieu et Hans Haacke, *Libre-échange*, Paris/Dijon, Seuil / Les Presses du réel, 1994, p. 61.

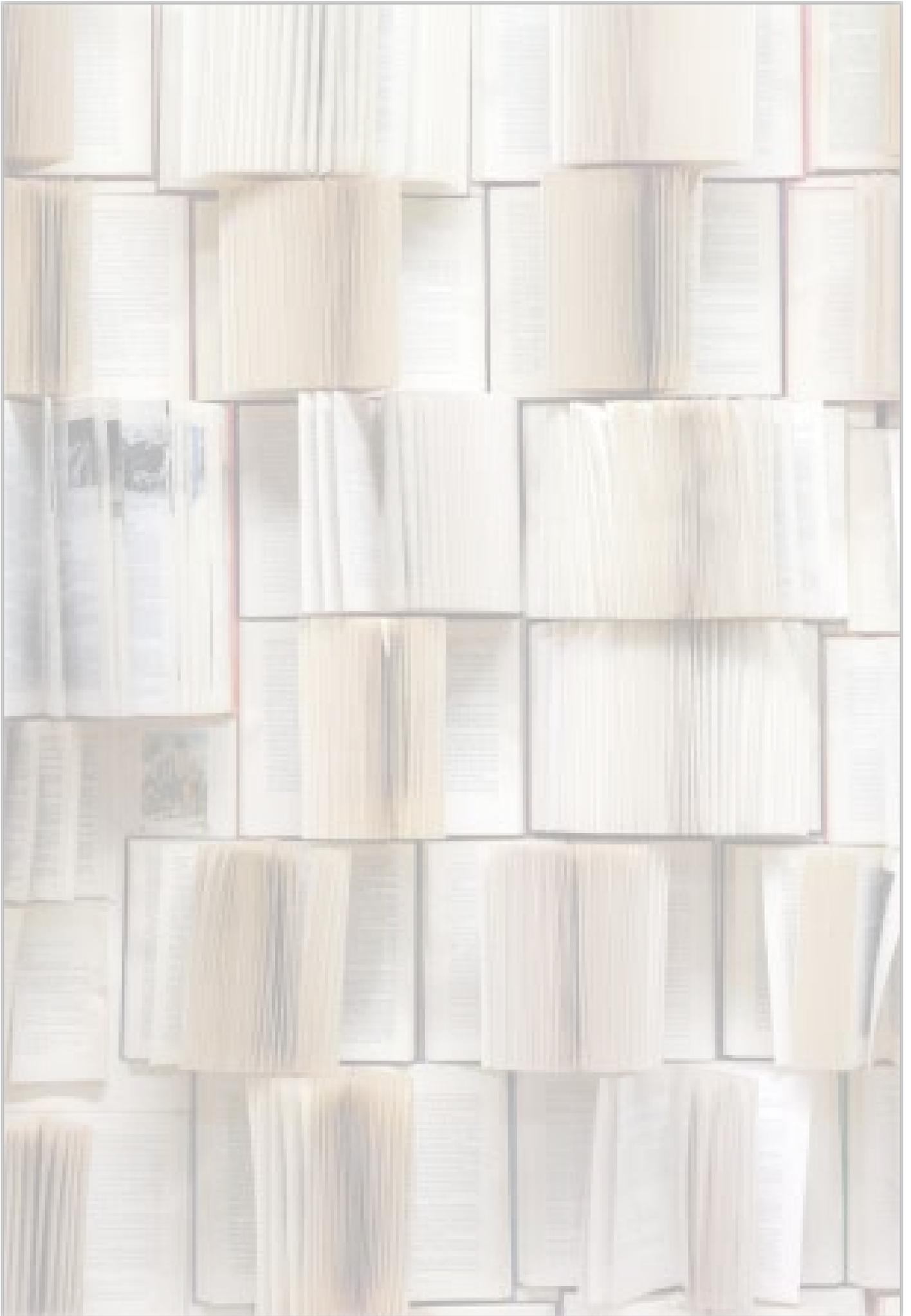
3 Pierre Bourdieu, « L'ontologique politique de Martin Heidegger », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n^{os} 5-6, 1975, p. 111, note 4.

4 Abdelmalek Sayad, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, « Points », 2014.

5 Voir à ce sujet la dernière livraison des *Actes de la recherche en sciences sociales* : « Qui a peur des sciences sociales ? », n^{os} 243-244, 2022.



Amin Pérez, *Combattre en sociologues. Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad dans une guerre de libération (Algérie, 1958-1964)*, Marseille, Agone, « L'Ordre des choses », 2021.



Vers un présentisme réflexif ? **Sur l'histoire sociologique de la sociologie**

Propos recueillis par Sébastien Zerilli

Tous les sociologues qui ont bien voulu accorder un entretien au *Bulletin d'histoire de la sociologie* ne sont pas des spécialistes du passé de la discipline en France. Johan Heilbron en est un. Il s'est penché sur son « histoire prédisciplinaire » (*Naissance de la sociologie*, Marseille, Agone, 2006) aussi bien que sur son institutionnalisation au long du siècle dernier (*La sociologie française. Sociogenèse d'une tradition nationale*, Paris, CNRS Ed., 2020). Les réponses aux questions qu'on lui a adressé tiennent plus de l'échange épistolaire 2.0 que de l'entretien à proprement parler, puisqu'il a répondu par mail à nos interrogations. Le texte qu'on va lire n'a donc pas subi le lissage propre à la bascule ordinaire de l'oral à l'écrit.



Johan Heilbron.

Photo JACOB HEILBRON

Pouvez-vous revenir sur votre formation universitaire et votre découverte de la sociologie ?

Après un baccalauréat scientifique dans un lycée de province aux Pays-Bas, j'ai d'abord commencé des études de philosophie à Amsterdam. Je ne connaissais ni la ville, ni la vie universitaire, et à peine la discipline philosophique que j'associais à quelques grands penseurs (Marx, Nietzsche, Wittgenstein) que j'essayais de déchiffrer en dehors du cursus scolaire, sans avoir les instruments de compréhension nécessaires. L'intérêt passionné pour la philosophie représentait sans doute une forme d'intellectualisation telle qu'elle est décrite par Anna Freud pour les adolescents. Il est certain que j'avais une vision aussi lointaine qu'idéalisée à la fois de la philosophie et de la capitale. Amsterdam était une ville très vivante, indiscutablement le centre culturel du pays et depuis longtemps politiquement plus à gauche que les autres grandes villes des Pays-Bas. Le choix de la philosophie était celui d'un adolescent pour la discipline qui semblait permettre de s'intéresser aux plus grandes et plus profondes questions... Les cours ne m'ont pas déçu sauf sur un point très précis. Les professeurs enseignaient les grands philosophes, antiques et modernes, un peu comme je l'espérais, mais de façon inattendue : il s'agissait d'un enseignement purement scolaire et reproductif. Certains enseignants publiaient des ouvrages issus de leurs cours, mais sans tentative aucune d'utiliser ce savoir pour produire de connaissances nouvelles. Le passage à la sociologie permettait justement de coupler un questionnement relativement général avec la recherche, avec l'enquête empirique et historique. Depuis, j'ai eu maintes occasions, en travaillant sur des questions économiques ou culturelles par exemple, de me réjouir de ce changement disciplinaire.

Comment articulez-vous histoire et sociologie ?

Question compliquée à laquelle une réponse biographique est un peu moins compliquée. J'ai été formé en sociologie dans la période de « crise » des années 1970, qui était aussi une séquence de réouverture des possibles après de longues années où la sociologie néerlandaise avait été dominée par le fonctionnalisme mertonien. Le département de sociologie à Amsterdam fut

« Le passage à la sociologie permettait justement de coupler un questionnement relativement général avec la recherche, avec l'enquête empirique et historique. »

marqué par la sociologie historique de Norbert Elias, auteur qui venait d'être découvert tardivement, et qui, étant à la retraite depuis 1962, vivait dans cette même ville. Deux jeunes professeurs, Johan Goudsblom (1932-2020) et Abram de Swaan, y étaient les enseignants les plus en vue. Avant de s'engager dans la sociologie des processus sociaux de longue durée, Goudsblom publia un bilan critique très fin de la discipline, *Sociology in the Balance* (1977)¹. Abram de Swaan, qui est mieux connu et plus traduit en français, se lançait alors dans des travaux socio-historiques et comparatifs sur l'État-providence².

Je m'intéressais moi-même à l'épistémologie des sciences sociales, qui me paraissait incontournable. Dans un contexte où le débat était quasi-exclusivement dominé par un quatuor composé de Kuhn, Popper, Lakatos et Feysabend, la lecture de Gaston Bachelard fut une révélation et l'occasion de publier mon premier article³. La découverte du *Métier de sociologue* (1968) de Bourdieu, Chamboredon et Passeron permettait de faire le lien avec la sociologie et m'impressionnait encore plus parce que je n'avais même pas imaginé qu'un tel usage de Bachelard en science sociale était possible. Parmi les lectures qui ont suivi rapidement après, c'est celle de la revue *Actes de la recherche en sciences sociales* qui m'a le plus intrigué. En 1976 et 1977, ces publications françaises étaient encore quasiment inconnues aux Pays-Bas. Ce fut une expérience particulière de lire des travaux qui semblaient incarner une tradition originale et puissante mais à peu près complètement ignorée à l'époque. Il n'est pas exagéré de parler, à propos de cette découverte, d'un choc intellectuel, ou au moins d'un moment d'excitation intellectuelle forte. Ce fut formateur, inaugural même, puisque c'est à cette occasion que s'est enclenchée ma trajectoire dans la recherche. La sociologie historique de Norbert Elias et de ses compagnons à Amsterdam ainsi que l'épistémologie historique de Bachelard et Canguilhem

1 Pour la sociologie des processus de longue durée, voir notamment Johan Goudsblom, *Fire and Civilisation*, Londres, Allen Lane, 1992.

2 Parmi les ouvrages récents d'Abram de Swaan voir *Diviser pour tuer. Les régimes génocidaires et leurs hommes de main*, Paris, Seuil, 2016 ; *Contre les femmes. La montée d'une haine mondiale*, Paris, Seuil, 2021 ; *La société transnationale. Langues, cultures et politiques*, Paris, Seuil, 2022.

3 Johan Heilbron, « De stilte rond Gaston Bachelard », *Kennis en Methode*, n° 2, 1978, p. 178-202.

sont donc les deux références grâce auxquelles j'ai d'abord voulu articuler sociologie et histoire.

Pourriez-vous développer votre conception de l'histoire sociologique de la sociologie ? Quel est, d'après vous, l'apport de la sociologie de Pierre Bourdieu dans cette perspective (notamment la théorie des champs) ?

Dans l'espace de la sociologie, Elias et Bourdieu m'ont toujours semblé proches. Dans les deux cas, il s'agit d'une sociologie relationnelle, dynamique, qui dépasse les grands clivages qui divisent la discipline encore aujourd'hui, en particulier l'opposition entre des démarches objectivistes, systémiques ou structuralistes, et des approches subjectivistes, focalisées sur l'action des agents et leurs interactions situées. Leurs concepts principaux sont analogues (« champ » et « figuration », « capital » et « source de pouvoir ») ou identiques (« habitus »). On retrouve chez les deux sociologues une posture sous-jacente commune : dégoût du verbalisme théorique, souci d'investir de grandes questions dans des projets de recherche bien circonscrits, refus obstiné de compromettre l'autonomie scientifique, à quoi s'ajoute une lucidité rare sur le fonctionnement du monde intellectuel et académique.

Au moment où je suis arrivé à Paris et commençais à suivre le séminaire de Bourdieu, en 1979-1980, j'étais frappé par la similitude avec l'atmosphère de recherche des Pays-Bas : même esprit de travail, de sérieux dans un engagement scientifique sans faille, le tout dans une ambiance non-conformiste qui me plaisait bien.

« La signification d'une véritable sociologie historique des sciences humaines et sociales réside [...] dans le rôle qu'elle peut jouer pour que se développe une pratique scientifique réflexive de la discipline. »

Une bonne partie des différences entre Elias et Bourdieu s'explique par l'effet de génération et par leurs trajectoires dans des contextes nationaux différents. Elias, né en 1897, fait partie d'une génération intermé-

diaire entre les pionniers universitaires (Weber, Durkheim) et la génération d'après 1945 qui se définit principalement par son rapport aux enquêtes empiriques. Chassé de l'Allemagne en 1933, juste avant la soutenance de son habilitation sur la société de cour, Elias écrit son grand livre sur le processus de civilisation seul dans la Bibliothèque nationale à Londres. Par la suite il enseigne dans les écoles pour adultes et n'obtient un poste universitaire que peu avant sa retraite. Bourdieu, qui lui aussi a une trajectoire atypique, entre dans la discipline au moment où elle connaît une expansion rapide et forte qui lui permet, encore très jeune, de constituer un groupe de recherche mobilisant les acquis de la sociologie empirique américaine. Dans le livre que nous venons de publier, Pierre Bourdieu et l'art de l'invention scientifique (voir dans ce même numéro la recension de Victor Collard), nous essayons de reconsidérer le dynamisme d'enquête du groupe de Bourdieu, qui est un peu oublié et sans doute sous-estimé dans les grands débats sur sa « théorie »⁴.

L'apport de Bourdieu aux travaux sur l'histoire des sciences sociales me paraît double. Sa sociologie offre, d'une part, une démarche générale pour rendre compte des pratiques intellectuelles permettant d'aller au-delà de l'érudition historique. Montrer aux historiens qu'on a besoin d'outils sociologiques pour comprendre l'histoire est une tâche d'autant plus importante que le mouvement historiciste des dernières décennies a un peu obscurci l'importance des questionnements proprement sociologiques. Trouver des documents inédits, faire des entretiens, lire des textes oubliés, etc., devrait inciter à poser des questions sociologiques sur les pratiques d'enquête, les rapports de force entre les disciplines, ou l'internationalisation de nos disciplines⁵.

L'autre apport de la sociologie bourdieusienne concerne la réflexivité. La signification d'une véritable sociologie historique des sciences humaines et sociales réside moins dans le fait qu'elle représenterait une branche particulière de la discipline, que dans le rôle qu'elle peut jouer pour que se développe une pratique scientifique réflexive de la discipline. Bourdieu a élaboré cette conception au fil de plusieurs de ses ouvrages, du *Sens pratique* (1980) à *Science de la science et réflexivité* (2001), en passant par *Méditations pascaliennes* (1997). Il me semble cependant qu'on ne commence qu'à soupçonner toutes ses conséquences s'agissant

4 Julien Duval, Johan Heilbron et Pernelle Issenhuth (dir.), *Pierre Bourdieu et l'art de l'invention scientifique. Enquêter au Centre de sociologie européenne (1959-1969)*, Paris, Classiques Garnier « Bibliothèque des sciences sociales », 2022.

5 Sur l'internationalisation voir, par exemple, Johan Heilbron, Gustavo Sorá et Thibaud Boncourt (eds.), *The Social and Human Sciences in Global Power Relations*, London, Palgrave Macmillan, 2018; Gisèle Sapiro, Marco Santoro, Patrick Baert (eds), *Ideas on the Move in the Social Sciences and Humanities. The International Circulation of Paradigms and Theorists*, London, Palgrave Macmillan, 2020.

des manières d'enquêter et d'enseigner⁶ ainsi que pour repenser les modes d'engagement des sociologues. Sur le dernier point on peut penser, par exemple, au débat lancé il y a quelques années par Michael Burawoy sur la « sociologie publique ». Il a attiré beaucoup d'attention dans plusieurs pays, mais il est resté très académique et n'a pas donné lieu à des initiatives du type de celles de Bourdieu, qui créa la revue *Liber* (1989-1999) ou la maison d'édition Raisons d'agir. Les travaux historiques peuvent nourrir le métier de sociologue dans ses formes les plus diverses.

Quelles grandes tendances caractérisent selon vous l'histoire et l'évolution de la sociologie française depuis sa phase d'institutionnalisation à la bascule entre les XIX^e et XX^e siècles ? L'institutionnalisation disciplinaire de la sociologie française se distingue-t-elle de la structuration d'autres savoirs dans l'espace académique hexagonal ?

Institutionnellement on peut distinguer deux percées historiques de la discipline en France. La première à la fin du XIX^e siècle avec la création des chaires universitaires et l'apparition des revues savantes et des premières associations professionnelles ; la seconde à partir des années 1960, lorsque la sociologie devient une discipline universitaire à part entière. Mais dans ce processus long, les propriétés particulières de la sociologie n'ont pas disparu, comme l'indique le fait que la sociologie n'a obtenu ni agrégation ni diplôme d'expert, qui existent pourtant dans plusieurs disciplines.

Remontant plus loin dans le temps, il ne faut pas oublier que la sociologie émerge au XIX^e siècle avec Comte et Spencer comme une science sociale à prétention générale alors que les autres sciences humaines (l'économie, l'histoire, les sciences politiques, la statistique, etc.) existent déjà. Dès le début de son institutionnalisation, elle s'inscrit dans des rapports conflictuels avec la philosophie, d'une part, et avec les disciplines plus spécialisées, d'autre part. Ce n'est pas par hasard qu'elle est née en dehors de l'Université, et qu'elle a été exclue pendant très longtemps de la très officielle Académie des sciences morales et politiques.

Les travaux bibliométriques qui permettent d'objectiver la position de la sociologie montrent qu'elle est une discipline plutôt petite (en nombre de postes et de publications), mais

occupant une position centrale dans la mesure où elle est la plus ouverte : c'est ce que soulignent les pratiques de citation des sociologues vis-à-vis d'autres disciplines. La sociologie est à son tour proportionnellement la discipline la plus citée dans l'espace des sciences humaines, en dehors de ses propres publications⁷. La sociologie est donc encore aujourd'hui la science humaine la plus interdisciplinaire, dont beaucoup d'autres disciplines mobilisent les savoirs, tout en occupant une position assez vulnérable selon les critères institutionnels habituels d'objectivation des rapports de force dans l'espace académique.

Dans *La sociologie française* (p. 247 et suivantes), vous considérez le prisme éditorial pour entreprendre son histoire. Pourriez-vous développer ce point ?

Les modalités de publication et de circulation font partie de la compréhension des disciplines. Le groupe durkheimien, par exemple, s'est constitué par le biais de l'*Année sociologique*, qui s'opposait aux revues des groupes concurrents autour de René Worms et des leplaisiens. Étudier cette constellation, comme Victor Karady l'a fait dans un travail pionnier, c'est-à-dire de prendre comme objet à la fois ce qui est produit et les producteurs dans leurs relations de concurrence, permet une compréhension bien plus fine que de se concentrer sur quelques individus singuliers. De la même façon, l'espace de la sociologie qui se constitue après 1960 est défini institutionnellement par les diplômes, les postes, les crédits, aussi bien que par la restructuration de l'espace de publication : apparition de nouvelles revues, création des collections sociologiques et sociologisantes, publication des ouvrages pédagogiques.

D'un point de vue comparatif, cet espace de publication a, en outre, des propriétés originales. J'ai déjà mentionné les entreprises de Bourdieu, *Actes de la recherche en sciences sociales* (1975), les collections qu'il a créées et dirigées⁸, Raisons d'agir. Mais il y a aussi l'importance des revues interdisciplinaires comme *Politix* (1988) ou *Genèses* (1990). Dans un travail sur les revues européennes en sciences humaines et sociales, on a pu constater que celles-ci sont massivement des revues de main stream, revues disciplinaires, revues des spécialités de recherche, et revues thématiques, alors que les revues innovantes et interdisciplinaires qu'on trouve en France, les *Actes de la recherche*, les

6 Voir Pierre Bourdieu, *Retour sur la réflexivité*, Jérôme Bourdieu et Johan Heilbron (éds.), Paris, Éditions de l'EHESS, « Audiographie », 2022.

7 Johan Heilbron et Anaïs Bokobza, « Transgresser les frontières en sciences humaines et sociales en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 210, 2015, p. 109-121.

8 Voir Julien Duval et Sophie Noël, « Édition, Éditeurs », in J. Duval et al. (dir.), *Pierre Bourdieu et l'art de l'invention*, op cit., p. 363-401.

« Il faudrait, par exemple, faire une analyse comparée de la dissertation française avec l'essay britannique pour comprendre le style intellectuel qui prévaut dans les deux pays. »

Annales, L'Homme, Politix, Genèses, etc. font défaut au niveau européen⁹. Ainsi se pose la question des espaces internationaux et la circulation internationale non seulement des idées mais aussi des modèles de publication et d'organisation.

Qu'entendez-vous par l'expression « habitus nationaux » en sociologie ? Dans cette perspective, peut-on distinguer des traditions sociologiques nationales ?

En histoire intellectuelle, comme en histoire des sciences, la notion de « tradition nationale » est tombée en discrédit. Aujourd'hui elle est encore rarement utilisée ayant disparu, par exemple, des ouvrages de référence. Il faut bien dire qu'il y a de très bonnes raisons de se méfier des tentatives d'identification de traditions nationales. La notion était trop fréquemment liée aux revendications nationalistes, aux stéréotypes ethno-culturels, associés à des « caractères nationaux » entretenus par des récits impressionnistes de voyageurs et d'essayistes. Revenant sur la question dans l'épilogue de mon livre sur *La sociologie française*, dont le sous-titre est bien « sociogenèse d'une tradition nationale », j'ai proposé une reconceptualisation qui évite, me semble-t-il, les biais des conceptions traditionnelles en permettant d'enquêter sur les différents sens que la notion peut avoir. Une signification particulière est effectivement liée à ce qu'Elias nomme l'habitus national, c'est-à-dire l'ensemble des dispositions que Bourdieu a mis en relation avec la socialisation dans les systèmes scolaires nationaux. Les standards d'excellence, par exemple, ne sont pas les mêmes selon les pays, et leurs modes d'apprentissage et de sélection ne valorisent pas partout les mêmes compétences. Il faudrait, par exemple, faire une analyse comparée de la dissertation française avec l'essay britan-

nique pour comprendre le style intellectuel qui prévaut dans les deux pays et qu'on observe aussi bien dans la production en sciences humaines que dans les débats parlementaires.

Ces particularités ont-elles un impact sur la façon dont les sociologues font l'histoire de la sociologie dans leur propre pays ? Là aussi des différences en termes sociologique et historiographique se font-elles jour ?

Il me semble qu'on observe des divergences nationales plus ou moins importantes d'abord dans le poids relatif des interrogations historiques. Aux Etats-Unis, l'histoire de la sociologie est une spécialité mineure, très marginale dans la production sociologique *mainstream* et au sein de l'Association américaine de sociologie. Le contraste avec l'espace germanophone est peut-être le plus saillant, comme le suggèrent les 1500 pages et trois tomes du manuel de l'histoire de la sociologie germanophone¹⁰. De la même manière, les principales revues en histoire des sciences humaines ont leurs propriétés spécifiques. On a l'impression que les revues anglaises, la *History of the Human Sciences* (1988) et le *Journal for classical sociology* (2001), publient plus de commentaires et de débats sur les grands auteurs, c'est-à-dire des travaux qui sont plutôt liés au canon et aux pratiques d'enseignement. *La Revue d'histoire des sciences humaines* (1999), quant à elle, est plus orientée vers la recherche historique et publie des auteurs qui sont plutôt des universitaires (affiliés au CNRS ou à l'EHESS). La revue nord-américaine *Journal for the history of the behavioral sciences*, la plus ancienne publication spécialisée sur le sujet, est toujours centrée sur les behavioral sciences, catégorie états-unienne, forgée dans le contexte de la Guerre froide en opposition à la notion socialisante de « sciences sociales », et promue très activement par la Fondation Ford.

Mais il faudrait faire une véritable enquête sur le rapport au passé selon les contextes nationaux et selon les disciplines. L'ouvrage de Dorothy Ross, *The Origins of American Social Science* (1991), en est un très bon exemple. Il me semble que les sciences sociales états-uniennes naissantes avaient repris à leur compte l'idéologie nationale de « l'exceptionnalisme amé-

9 Johan Heilbron, Madeline Bedecarré, Rob Timans, « European Journals in the Social Sciences and Humanities », Serendipities, *Journal for the Sociology and History of the Social Sciences*, vol. 2, n°1, 2017, p. 33-49. <http://serendipities.uni-graz.at/index.php/serendipities/issue/view/5>.

10 Voir Stephan Moebius, Andrea Ploder (dir.), *Handbuch Geschichte der deutschsprachigen Soziologie*, 3 tomes, Wiesbaden, Springer VS 2018 et Martin Strauss et Stephan Moebius, « “Créer ensemble un nouveau champ d'études” ». Entretien avec Stephan Moebius sur l'historiographie de la sociologie germanophone », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°37, 2020, p. 293-318. Voir aussi Martin Strauss, « À propos de la fondation de la section Histoire de l'Association allemande de sociologie », *Bulletin d'histoire de la sociologie*, n° 12, 2021, p. 10-11.

ricain » , c'est-à-dire la vision selon laquelle les États-Unis échappaient à l'histoire et aux maux de la vieille Europe. Mais il y a bien sûr d'autres formes de dénégation de l'histoire, en économie par exemple au nom d'une idée biaisée de modélisation scientifique mathématisée.

Quel regard portez-vous sur les travaux d'histoire de la sociologie en France ? Identifiez-vous des angles morts et des points forts dans ce domaine ?

Depuis l'émergence des « études durkheimiennes » dans les années 1970 et 1980, l'histoire de la sociologie est devenue un domaine plus ou moins établi, avec ses réseaux, quelques revues spécialisées et ayant un statut plus reconnu que dans beaucoup d'autres pays. Mais avec son institutionnalisation comme spécialité de recherche à part entière, il risque de perdre sa signification pour la discipline dans son ensemble et pour les débats contemporains en sciences sociales.

S'il faut rompre avec les anachronismes

qui sont le produit des projections présentistes, il faudrait aussi éviter de tomber dans une sorte d'histoire historisante selon laquelle le travail historique serait à lui-même sa propre fin. Comprendre le passé est inévitablement un enjeu du présent. La sélection des objets historiques et leur traitement ne sont pas le résultat de choix en dehors de l'histoire. Elle a des significations dans un présent caractérisé par des enjeux et des luttes. Au-delà d'un historicisme historisant et d'un positivisme présentiste, les travaux historiques sur les sciences sociales peuvent avoir une fonction scientifique de premier ordre. Une meilleure compréhension du passé peut en effet déboucher sur une pratique réflexive, sur une réflexivité-réflexe, comme disait Bourdieu, contribuant à une pratique d'enquête plus lucide du point de vue scientifique aussi bien que civique. On pourrait de manière un peu provocatrice parler d'un présentisme réflexif, c'est-à-dire une posture de travail qui accepte pleinement à la fois l'ancrage dans le présent et les acquis de l'historicisme pour contribuer à une pratique véritablement réflexive du métier de sociologue.



Lucien Goldmann : de la philosophie à la sociologie de la littérature

Lucile Dumont

Que reste-t-il de Lucien Goldmann ? Si son nom apparaît fréquemment cité en sociologie de la littérature, les recherches de l'auteur du *Dieu caché* (1955) font aujourd'hui l'objet de peu de prolongements. Son positionnement, hétérodoxe à tous points de vue, n'est pas étranger à la réception disparate de ses travaux sur le long terme.



Lucien Goldmann.

DR

La trajectoire de Goldmann est le produit d'une série d'exils successifs, en grande partie liés à sa judéité dans un contexte de persécution des juifs. Goldmann naît en 1913 à Bucarest, en Roumanie. Très tôt orphelin de père, il grandit dans des conditions matérielles difficiles au sein d'un environnement cultivé. Il rejoint l'organisation de jeunesse sioniste de gauche Hashomer Hatzair avant de séjourner à Vienne au début des années 1930. Là, il étudie l'économie politique, suit les cours de Max Adler et se familiarise avec l'austro-marxisme et la pensée de György Lukács, référence ensuite fondamentale dans son travail.

Goldmann arrive à Paris en 1934 après l'obtention d'un diplôme lui permettant d'accéder au barreau, mais n'exercera jamais le droit. Intéressé par la philosophie allemande et le personalisme, il enseigne et poursuit des études puis est contraint de fuir à Toulouse. Il passe clandestinement en Suisse en 1942, où il est fait prisonnier dans un camp près de Zurich. À sa sortie, il se lance dans une thèse de doctorat sur Kant, sous la direction de Jean Piaget,

auprès de qui il élabore progressivement son « structuralisme génétique ». À la Libération, Goldmann obtient un poste comme attaché de recherches au CNRS en sociologie. C'est là qu'il mène son travail sur Racine et Pascal. Il publie *Le Dieu caché*. Étude sur la vision tragique dans les *Pensées* de Pascal et dans le théâtre de Racine chez Gallimard en 1955. Cette analyse, selon laquelle la « vision tragique » présente chez les deux auteurs est inséparable de la « vision du monde » de la noblesse de robe, permet à Goldmann d'affirmer que la création esthétique est l'expression non pas d'un individu mais d'un groupe et/ou d'une classe sociale. Il poursuit ensuite l'exploration de cette hypothèse avec la *Théorie du roman* de Lukács, qu'il contribue à introduire en France et sur laquelle il s'appuie pour soutenir qu'il existe une homologie entre les structures romanesques classiques et les structures de l'économie libérale.

Défenseur d'une « sociologie dialectique »

Le succès du *Dieu caché* et l'élection de Goldmann comme directeur d'études à la VI^e section de l'EPHE en 1959, sur une direction d'études qu'il intitule « Sociologie de la littérature et de la philosophie » l'inscrivent au croisement de ces disciplines. La VI^e section de l'EPHE permet à Goldmann de se dégager des enjeux disciplinaires, tout en associant différents domaines et méthodes de recherche. Pourtant, dans une séquence de forte disciplinarisation des sciences humaines et sociales à l'université, ce positionnement tend à l'exclure des logiques collectives de production et de diffusion des travaux académiques. Dans le prolongement de la tradition marxiste qui considérait la sociologie comme une « science bourgeoise », Goldmann a longtemps

adopté un rapport critique à la discipline, qui s'est progressivement traduit par la défense d'une « sociologie dialectique » qui entendait ne pas délaissier la réflexion historique au profit du travail sur les structures. C'est l'investissement d'une spécialité, la sociologie de la littérature, qui conduit Goldman à se rapprocher de la sociologie, hors du champ académique français : suite à la création de l'Institut de sociologie de Bruxelles en 1961, Goldman est appelé par ses membres à le diriger en 1964.

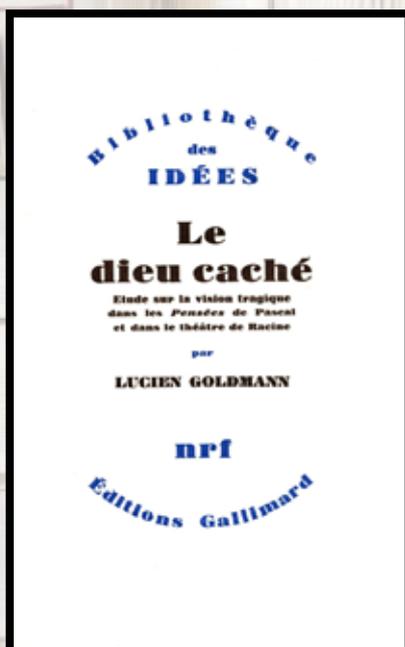
Paradoxalement, l'inscription de Goldman dans le marxisme est elle aussi un vecteur d'isolement relatif. Identifié comme tel à un moment où le marxisme est structurant dans le champ intellectuel, Goldman en revendique une approche hétérodoxe. Elle se caractérise par un double refus : celui des usages politiques du marxisme (la doxa communiste) et celui de certains de ses usages théoriques et scientifiques (les lectures en termes de « théorie du reflet », l'althussérisme). Ce double refus l'écarte d'un côté des solidarités partisans et de l'autre de celles des avant-gardes liées au marxisme althussérien. Le marxisme de Goldman se présente donc comme un trait ambivalent de sa carrière : il l'intègre au paysage intellectuel critique, au sein duquel ses positions vis-à-vis des usages les plus légitimes du marxisme contribuent toutefois à l'isoler.

Au sein de la sociologie des arts et de la littérature, les approches anglo-américaines (*Cultural Studies*, interactionnisme, sociologie

économique des arts) et bourdieusiennes éclipsent progressivement la sociologie goldmannienne, bien que Bourdieu fasse référence aux travaux de Goldman à plusieurs reprises – qu'il écarte ponctuellement en le rattachant aux « théories du reflet. » Circulant relativement peu en sociologie et dans une moindre mesure au sein des études littéraires, le travail de Goldman fait l'objet d'une plus ample réception à l'étranger, en particulier dans les espaces francophones où la sociologie de la littérature a fait l'objet de développements divers (Belgique, Québec). L'attention prêtée par Goldman à la dimension sociale et politique des œuvres littéraires a cependant fait de l'auteur du *Dieu caché* un précieux allié du renouveau de la critique littéraire amorcé par la « nouvelle critique » au tournant des années 1960, armant sa volonté initiale de promouvoir la critique des idéologies en littérature.

Pour aller plus loin

Lucile Dumont, Quentin Fondu et Laélia Véron (dir.), « Lucien Goldman. Méthodes et héritages en sociologie de la littérature », *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, n°25, 2019, Mitchell Cohen, *The Wager of Lucien Goldman : Tragedy, Dialectics and a Hidden God*, Princeton, Princeton University Press, 1994.



Lucien Goldman , *Le dieu caché ; étude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1955.

Le bureau du RT-49 histoire de la sociologie de l'AFS

Stéphane Dufoix, Université Paris-Nanterre
Patricia Vannier, Université Toulouse-Jean Jaurès
Sébastien Zerilli, Centre Maurice Halbwachs, EHESS.

Contact : rt.49.afs@gmail.com